

un érudit clandestin

# *Le braconnier*



O n vivait autrefois dans nos villages en symbiose avec la nature dont on connaissait les ressources. Capturer du gibier, pêcher des grenouilles, était aussi naturel que cueillir des mûres ou des champignons. Bien que fervent défenseur de la biodiversité, notamment des espèces animales dont je déplore la raréfaction progressive mais continue, j'ai décidé de rédiger ce nouveau dossier au titre interpellateur puisque consacré à l'histoire du braconnage au sein de nos spécificités microcosmiques. M'était-il permis de me désintéresser d'une activité parfois très élaborée qui a permis à une population autrefois déshéritée de résister aux rigueurs d'une pauvreté quasi-endémique ? Pour l'affronter, et depuis des siècles, nos ancêtres ont développé des techniques, certes en délicatesse avec la loi, mais aussi particulièrement édifiantes sur leur haut niveau de connaissances environnementales. Elles sont les fruits de la conjonction d'une culture traditionnelle bien établie, de remarquables capacités d'observation du milieu et d'une ingéniosité créative très développée. Ce sont bien ces qualités caractéristiques que je souhaite mettre en exergue en confrontant mes souvenirs avec les témoignages de tous ceux qui ont bien voulu m'en faire partager la confidentialité avec une pointe de malice.

Je n'oublierai jamais les yeux pétillants de Célestin me faisant une démonstration de la pose d'un « fer à lapin », ni la fierté de l'un de mes premiers élèves qui expliquait à son béotien d'instituteur les subtilités de la conservation des fourmis ailées. Futures victimes de *ferrous* soigneusement disposés tout au long d'une « tente » secrète, les pauvres rouges-gorges ne savaient pas résister à l'appel des insectes.

Combien étaient précieux les conseils de Jean-Pierre qui m'apprit à



### **Page précédente**

*Une belle collection de « ferrous »*

(photo Guilhem Beugnon)

### **De haut en bas**

*« Des Capitaineries et Gardes de Chasses Delivrez nous Seigneur », Paris 1789*

(Bibliothèque nationale de France)

*Vue générale du village de Vailhan, fin XIX<sup>e</sup> siècle*

(Archives départementales de l'Hérault, 20 Fi 162)



capturer de nuit, et d'un geste prompt, les grenouilles fascinées par la lueur éblouissante d'une lampe à acétylène ! Qu'il était alléchant le souper préparé par l'épouse de Georges pour nous aider à attendre depuis « l'espère » l'arrivée du sanglier fendant les mystères d'une nuit bien noire ! Qu'elles étaient fragiles les carafes de verre que Marcel me faisait disposer dans d'étroits goulets de la Peyne pour y capturer de copieuses fritures de vairons ! Qu'elle était attendrissante la première poésie écrite par Claude, 7 ans, qui s'initiait à la rime : « Avec tonton Paulous, on est allés poser des *ferrous* pour attraper des *barbarous* ».

À posteriori, et tout en culpabilisant sur mon écoute attentive, toujours indulgente et souvent admirative, je leur sais gré de leur confiance et de leur pédagogie très pragmatique. Bien avant moi, Jérôme Lucas, autoproclamé « passeur de mémoire », a rédigé une monographie fort agréable à parcourir sur ces contrevenants à la loi que l'on découvre, sous d'autres cieux, attachants et ingénieux.



### *De haut en bas*

*Carafé à vairon*  
(Écomusée du Viron, Belgique)

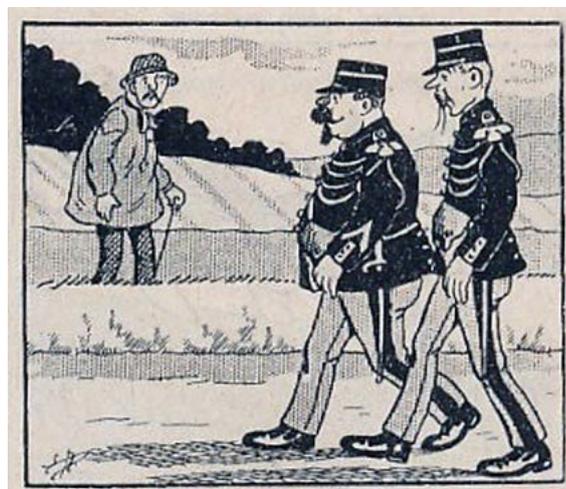
Jérôme Lucas,  
« *Histoire de braconniers du XIXe et XXe siècle* »  
(Éditions Récits, 2020)

*Le plus grand braconnier*  
(Almanach Vermot)

## *Un jeu de chats et de souris*

Les premiers auraient très bien pu se substituer aux seconds tant ils maîtrisaient les techniques de ceux qu'ils pourchassaient en développant la même ingéniosité. On parle même de l'efficacité piégeuse de certains pandores reconvertis, une fois retraités. Ils avaient su faire leur miel des stratégies les plus fines développées par les transgresseurs patiemment pistés. Si les gendarmes savaient parfois se montrer cléments comme le relatait Edmée dans une précédente fiche, il n'en allait pas de même des gardes qui voyaient leur avancement, et par là leur salaire, directement lié à leur « tableau de chasse » de procès-verbaux.

Alors que le nom du vertueux et impitoyable



— Voilà le plus grand braconnier du pays... C'est lui qui fournit du gibier au capitaine lorsque la chasse est fermée.

garde-chef Baldassary était toujours prononcé à voix basse, la seule évocation de son nom inspirant la crainte, je revois la fierté de Georges qui avait échappé à « Barbichou ». Alors qu'il venait de relever quelques lacets tout près du village, le septuagénaire avait aperçu le censeur et s'était enfui à toutes jambes, sautant par-dessus un puits non couvert qui freina son poursuivant. S'il échappa à la noyade, le malheureux assermenté trébucha et s'éborgna dans sa chute avec un sarment de vigne. Il conserva durant quelques semaines un œil gonflé et violacé dont se réjouissaient en catimini mes peu charitables concitoyens. Il est vrai que nombre d'entre eux avaient dû subir la rigueur des amendes infligées et, bien pire, se voir confisquer le matériel de capture auquel ils étaient sentimentalement attachés. Ils l'avaient souvent hérité de leurs ancêtres et considéraient leur dépossession comme criminelle.

Pour m'associer avec humour à leur rancœur heureusement évanouie, je reprends une petite nouvelle croustillante de Carolus Brio parue dans l'*Almanach Nodot* de 1911.

« Timoléon Baudrillard, gendarme à cheval sur le règlement et le port d'armes, s'était mis en route le cœur gai. Ciré comme un parquet de musée, astiqué comme un transatlantique, couvert d'armes comme une panoplie, Baudrillard apparaissait aux populations en arrêt comme la plus haute personnification de la maréchaussée.

« Cristi le bel homme ! » faisaient les femmes à son passage.

« Mince, la jolie bête ! » affirmaient les hommes plus frappés par la performance du cheval.

Et les timides lapins, sortant de leurs terriers, déclaraient que la Providence est une belle chose quand elle prend les traits d'un gendarme.

Seul à la lisière d'un bois, le redoutable braconnier Latour restait rebelle à l'enthou-



*Flagrant délit de braconnage, début XX<sup>e</sup> siècle*  
(phototypies A. Breger frères, Paris)



siasme. Chargé d'un marcassin lâchement étouffé, il allait vendre à quelque honnête commerçant cette chair aussi savoureuse qu'illégale et son œil inquiet questionnait l'horizon.

Par un pur hasard, l'homme de proie et le justicier se trouvèrent face à face.

« Ah ! Je t'y prends, canaille ! »

Jeter son fardeau et jouer des jambes fut le premier soin du brigand. Mais l'ogre de loi portait de terribles bottes de sept lieues et... un bon cheval entre elles. Vite, il piqua des deux et se lança à la poursuite du fugitif.

« Bravo ! » faisaient les timides perdrix dont le vaurien avait décimé les familles et les bécasses battaient des ailes comme pour applaudir.

Le brigand hors d'haleine monta dans un énorme chêne. Avec la rapidité du coup d'œil qui caractérise l'homme de guerre, le gendarme mesura la gravité de la situation.

Se sentant hors d'atteinte, le coquin, l'air goguenard, alluma même sa pipe.

Timoléon éperonna les flancs du pauvre arbre pour monter à sa suite. Le rusé Latour gagna l'extrémité d'une branche dont le cheval gendarmesque dégustait paisiblement les feuilles ; vite, il enfourchait l'animal et disparaissait dans les bois.

Timoléon dut s'en aller à pied comme le dernier des fantassins laissant dans cet arbre maudit un lambeau de son honneur ainsi que de son fond de culotte.

Mais vous pensez bien qu'un cheval de gendarme n'allait pas se faire le complice d'un voleur de grand chemin et favoriser une évasion. Le noble animal se mit au grand galop, fut droit à la caserne et remit le brigand stupéfait aux mains du brigadier de garde.»

### *De l'art du braconnage*

Voici les principaux procédés utilisés autrefois par les braconniers des avant-monts. Ils témoignent d'un indéniable savoir-faire et d'une connaissance intime des pays giboyeux.

### **L'affût**

Lorsque les hivers sont rigoureux, grives et merles sont friands des baies de lierre et il était assez fréquent d'entendre des détonations, même par temps de neige,

alors que toute chasse était rigoureusement interdite. Après avoir confectionné un poste d'observation non-loin de l'une de ces plantes grimpantes dont la croissance est impressionnante de rapidité, mon grand-père tirait à plusieurs reprises avec des cartouches qu'il avait lui-même confectionnées avec peu de poudre et de plomb afin d'occasionner le moins de dommages sur les pauvres oiseaux qu'il massacrait impitoyablement. Il est vrai que ma grand-mère le gourmandait lorsqu'elle devait plumer des dépouilles proches de la charpie. Lorsque plusieurs victimes gisaient sur le sol, il m'envoyait les récupérer en me recommandant de les cacher dans ma chemise afin de ne pas être pris sur le fait par un gendarme embusqué.

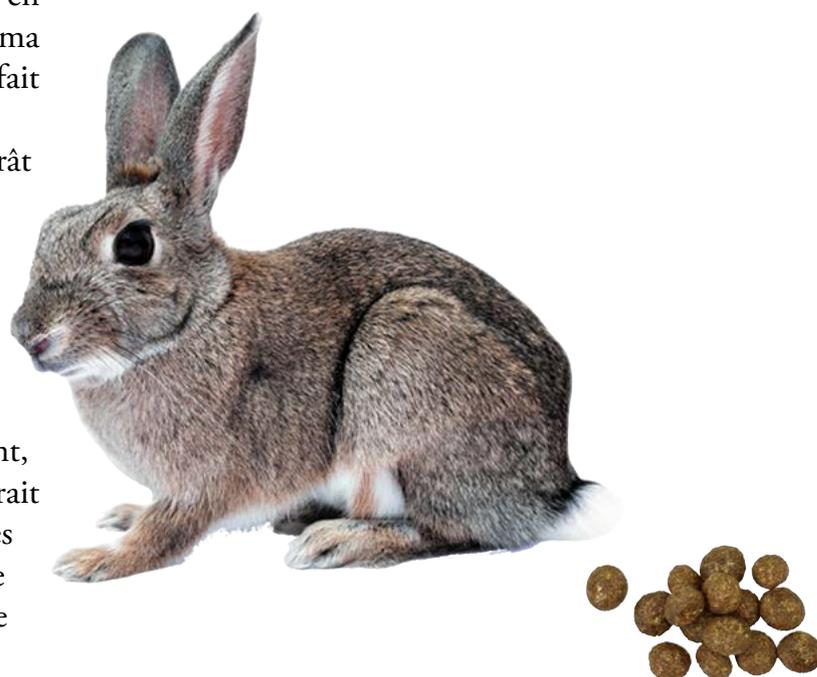
Il arrivait plus rarement que l'on tirât les tourdres depuis les fenêtres. Je connaissais l'instituteur d'Avène qui gardait le fusil chargé près du tableau de sa classe... Tout en donnant sa leçon, il jetait un œil sur le mur végétalisé de la cour de récréation. Les boules de lierre y abondaient. Régulièrement, il disait aux enfants de se taire, ouvrait la fenêtre délicatement et tirait sur ses victimes affamées. Ensuite, il envoyait le plus dégourdi des garçons faire sa récolte braconnière. C'était en plein village !

### Le fer à lapin

Les Vailhanais « mâles » étaient devenus, au fil des années et des générations, véritablement experts dans la maîtrise de ces pièges dont les mâchoires se déclenchaient sèchement dès que la palette était frôlée par la moindre patte d'un garenne. Au moment de leur « pose » et après avoir repéré le passage probable habituellement parsemé d'un chapelet de petites crottes, il fallait veiller à bien balayer les alentours immédiats pour enlever toute odeur humaine. Une fois disposé, l'axe dans le sens des *cagadous*, le piège était méticuleusement recouvert d'une feuille du *Midi Libre* que l'on camouflait avec de la terre fine déposée



*Fer à lapin*  
(photo Guilhem Beugnon)



avec une cuillère à soupe afin, encore une fois, de n'éveiller aucune méfiance olfactive. Cette habileté technique s'était développée, certes à des fins nourricières, mais également et surtout pour amoindrir les dégâts considérables causés dans les plantiers de vigne par l'appétit insatiable de ces rongeurs. Au Mas Rolland, ils finirent même par décourager un viticulteur qui s'obstinait pourtant à remplacer les jeunes pieds massacrés. Ces dégâts hautement nuisibles prirent fin avec la propagation de la myxomatose. Jusque dans les années 80, il n'était pas rare d'en chasser quelques-uns de nuit, éblouis par les phares des voitures.



*Ferrous et arbose*  
(photos Guilhem Beugnon)

Plus rarement étaient utilisés des lacets faits d'un fil de câble de frein de bicyclette à nœud coulant, l'extrémité libre étant fixée à un arbuste. Ces engins étrangleurs étaient disposés à l'entrée des terriers ou dans les coulées laissées par les passages habituels du gibier. Au cours de mes randonnées, il m'est arrivé d'en rencontrer de plus gros destinés aux sangliers. Cela me remplissait de fureur en imaginant que l'un de mes chiens pourrait s'y laisser prendre et périr d'une cruelle strangulation. Aussi n'ai-je pas manqué une seule occasion de les détruire.

### **Les ferrous**

Ils sont destinés à *escaner* les oiseaux savamment appâtés par la fourmi ailée, l'arbose juteuse ou encore l'asticot gigotant dont ils sont friands. Cédant à leur gourmandise, ces pauvres volatiles qui souffraient également d'une réputation de finesse gustative déclenchaient le ressort du piège qui venait imparablement leur rompre le cou.

L'olive noire était aussi utilisée selon la saison. Avec l'expérience punitive, les gardes avaient développé la connaissance de ces procédés comme l'illustre la mésaventure de Firmin. Celui-ci prenait soin de camoufler dans sa musette maintes victuailles destinées à tromper l'ennemi. Bien lui en prit ce jour-là, car un garde embusqué lui

demanda d'ouvrir sa gibecière avec l'espoir d'y constater la présence de pièges ou d'appâts. Ne se laissant pas déstabiliser par la suspicion, Firmin expliqua que le petit bocal d'olives était destiné à son déjeuner champêtre pour accompagner les châtaignes bouillies, un quignon de pain et quelques tranches de saucisson. Le représentant de la loi, qui ne fut pas dupe, exigea alors qu'il les consomme devant lui. Firmin n'eut d'autre choix que de s'exécuter et dut se retenir de grimacer pour ingurgiter ces fruits cueillis sur l'arbre, dont chacun connaît l'immense amertume avant la préparation qui les rend comestibles. Il fut stoïque et parvint au bout de sa peine pendant que son interlocuteur se réjouissait de sa farce plus sévère qu'un procès-verbal. L'histoire ne dit pas si Firmin a craché les noyaux...

Il existait trois tailles de *ferrous* : les plus gros, moins utilisés, étaient réservés aux perdreaux lorsqu'ils s'aventuraient imprudemment dans les potagers ; les moyens étaient destinés à occire les grives (tourdres) et les plus petits réservés au fricot de *barbarous*, cette fricassée de rouges-gorges qui faisait saliver les privilégiés invités chez Lucullus. J'avoue, non sans une certaine honte, m'en être délecté pour le plus grand plaisir de mes inviteurs dont la fierté n'était pas voilée. Était-ce de me voir ainsi me régaler,

de me faire partager un fruit défendu, ou encore de me faire la démonstration de leur efficacité braconnière en bravant la menace d'une très sévère punition ? Toujours est-il que je garde un souvenir ému de ces agapes hautement illicites dont je me suis rendu complice. On m'a récemment raconté le nombre farouche de ces petites victimes qui furent collectivement sacrifiées sur l'autel des retrouvailles pour célébrer le retour d'Algérie d'un jeune Vailhanais qui revint fort éprouvé mais heureusement indemne de la guerre. « La veille, nous avons fait plusieurs équipes de piégeage et nous avons ensuite confronté nos prises; le total était impressionnant. Si bien que nous avons invité les filles avec l'arrière-pensée qu'elles nous aideraient à préparer les oiseaux. C'était au tout début des années 60. »

### Qu'on ne s'y trompe pas !

Je ne suis pas près d'oublier le moindre détail de ces festins annuels partagés avec les chasseurs de la diane et qui ont dû inspirer les pères d'Astérix dans leur représentation récurrente des banquets gaulois. Seuls les hommes y étaient conviés autour de la cheminée du « ramonéage » où tournait la broche d'un marcassin. Leurs épouses, qui n'étaient d'ailleurs pas les bienvenues, apportaient à tour de rôle les fruits de leurs savoir-faire culinaires. Tout comme quelques cuisses de grenouilles qui transportaient les parfums de la Peyne, les *barbarous* en sauce en faisaient bien évidemment partie. Certains s'en gavaient sans malice ni retenue ; sans aucune pensée non plus pour les heures de plumage féminin qui avaient précédé. Avant la fine assassine qui annonçait la



*Perdreau*

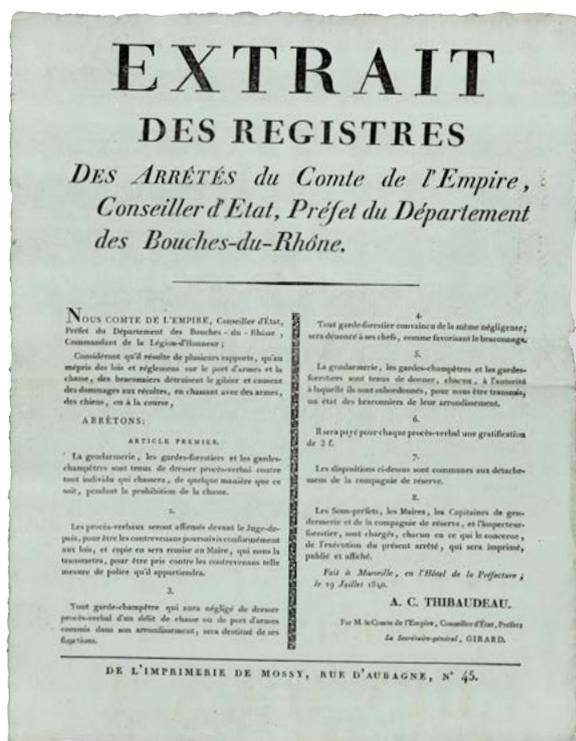
*Tourdre*

*Rouge-gorge*

conclusion de ces banquets outranciers, les épouses servaient le café avant d'aller se coucher. Le bon vin et l'abondance de chère enlevaient les inhibitions, laissant libre cours à toutes sortes de témoignages dont je doutais de l'authenticité. Les aventures toujours croustillantes, souvent grivoises, et les nombreuses anecdotes de gardes-chasses ridiculisés y figuraient en bonnes places.

Je me demande encore comment j'ai pu, par ma présence, contribuer à une telle discrimination qui ferait aujourd'hui s'étouffer les féministes... Mon âge n'est pourtant pas à ce point devenu respectable pour me permettre d'évoquer ces souvenirs qui semblent relever d'un passé lointain, mais je me réjouis aujourd'hui de la disparition de ce machisme répréhensible.

Qu'on ne s'y trompe pas ! Ce texte se garde bien de toute apologie, même s'il est empreint d'émouvantes évocations. Il s'inscrit en pleine logique avec notre volonté de conserver la Mémoire de notre Communauté. J'ai été et je reste un fervent défenseur de la biodiversité, fermement convaincu qu'elle doit être préservée, sans toutefois être persuadé que le braconnage ait été par le passé l'artisan essentiel de sa fragilité. Je pense qu'il fut pendant des siècles le fruit d'une fusion intense entre



*Extrait des registres des arrêtés du comte de l'Empire concernant le braconnage, 1810*  
(Bibliothèque Méjanas, Aix-en-Provence)

l'inventivité de l'homme et les composantes vitales de son environnement. Sa faute est probablement de n'avoir su en modérer les excès ni limiter d'autres pratiques pourtant légales mais devenues aujourd'hui infiniment plus destructrices. Que les donneurs de leçons se le disent !

**Jean Fouët**  
janvier 2023



*Fin XIX<sup>e</sup> siècle*  
(Archives départementales de l'Hérault, 27 Fi 3/1)

*Départ pour la chasse,  
fin XIX<sup>e</sup> siècle*

(photo Martial Aubrespy,  
notaire à Fontès,  
Archives départementales  
de l'Hérault, 30 Fi 47)

